

VILLA GILLET - LYON, 16 novembre 1998

Cycle de conférences sur le thème :
Etat, nation, citoyenneté : pour une Europe nouvelle.

Intervention de Madame Maria de Lourdes Pintasilgo¹

Où puiser les fondements de l'identité spirituelle de ce continent ?

Comment articuler les croyances qui se sont manifestées au long des millénaires et des siècles sans pour autant en faire un amalgame qu'une analyse historique poussée nierait ?

Quelles dimensions attribuer aujourd'hui au "spirituel" ? Et - question à laquelle le temps présent ne permet peut-être pas de donner une réponse - y a-t-il un sens permanent dans les deux mots ensemble 'identité spirituelle' ou est-ce que l'identité tient toute seule sans que l'adjectif "spirituelle" y ajoute quoi que ce soit ?

J'ai beau énumérer quelques questions, je n'en ai pas les réponses ; ce que je vais essayer ce soir, c'est livrer mes intuitions toutes subjectives et d'en dégager quelques lignes qui puissent permettre de réfléchir ensemble.

* Texte remanié par l'auteur sous le mode de l'intervention orale.



Premier volet : Des éléments pour une identité

L'identité d'un être se constitue à partir de facteurs très différenciés. Partie prenante d'un climat, enraciné dans un espace donné dont il s'imprègne, traversé par des mythes primordiaux qui lui assignent un destin, tout être, en vivant une histoire particulière, secrète sa propre culture qui, à son tour, le façonne, détermine son auto-organisation et, par là-même le déroulement de son histoire. De l'alchimie complexe et unique de tous ces éléments découle l'identité. C'est pourquoi nous pouvons dire avec Hegel que l'identité se définit en opposition à l'identité des autres.

L'autonomie et la conscience de soi n'est autre chose que le sens aigu de la différence par rapport à l'autre, quel qu'il soit. A tel point que la différence ressentie peut s'exprimer par la presque totale opposition entre nous et l'autre. Identité et conflit co-existent ainsi dans le même espace où se prononcent le "je" et le "tu". Peut-on faire ce cheminement non seulement pour l'être individuel mais aussi pour les peuples? Et, si c'est possible, qu'en est-il de l'Europe? Comment a-t-elle vécu chaque facteur d'identité?

Certes, les civilisations qui l'ont modelée n'ont pas été uniformément répandues dans le continent - il suffit de penser aux pays scandinaves que l'occupation romaine n'a pas touchés ou à la civilisation celte qui a traversé le continent en diagonal sans laisser d'empreintes dans des zones entières de l'Europe. Un phénomène civilisationnel allait se greffer sur la diversité qui a résulté de ces influences parfois contradictoires: le christianisme a amené avec lui ce qui existait déjà aux bords de l'Europe: le monothéisme tel que l'a exprimé le peuple juif. Une immense blessure allait en découler - celle que



Fundação Cuidar o Futuro

Georges Steiner décrit si bien quand il dit, avec les mots de Schönberg, que la Torah empêche non seulement de représenter Dieu mais même de L'imaginer, ses attributs ne pouvant pas être saisis: "Inconnaissables parce que invisibles;/ parce que incommensurables;/ parce que sans fin;/ parce que éternels;/ parce que omniprésents;/ parce que omnipotents." Je vois dans cette lutte entre le Dieu réduit à des images humaines et Dieu qui se tient en dehors de toute représentation comme la racine invisible des conflits internes qui ont tourmenté le continent depuis toujours. Quand Eduardo Lourenço dit que les conflits religieux ont toujours marqué notre histoire, il met le doigt sur les conséquences d'une telle blessure.

Peut-on parler du rapport à un espace qui serait une marque distinctive du continent et, donc, facteur de son identité? C'est vrai que quand nous traversons le continent, en épousant son sol, nous sommes frappés de la diversité étonnante des paysages de ceux (rares!) qui gardent encore une certaine virginité naturelle et de ceux que les hommes ont créés, de par l'urbanisation qui s'est faite tout au long des siècles et de par l'industrialisation qui a violé l'espace tel que nous pouvons l'imaginer. Vu de près, l'espace européen a beau être différent, il apparaît homogène et soudé quand on le regarde à partir d'autres lieux d'observation. Nous avons tous l'expérience d'être considérés dans d'autres grands espaces (l'Amérique du Nord, la Chine) uniquement comme des "Européens". Il y a quelques années un Atlas géo-stratégique publié en France abandonnait l'image du planisphère auquel nous sommes habitués et replaçait le monde autour du Pôle Nord pour centre. Dans cette vue spatiale l'Europe devient une péninsule asiatique! Et il devient alors facile d'imaginer une identité commune.



Y aurait-il un sens dans des identités particulières qui, à travers l'histoire de notre continent, auraient manifesté l'affrontement du moi et de l'autre vécu à l'intérieur de lui-même? Quand on se concentre sur cette vue à partir du Pôle nord, on voit que cette Europe, après les antiquités classiques, a été tout le temps dans un mouvement d'expansion et de repli. La Lithuanie qui va jusqu'en Pologne et y était bien enracinée; la grande Suède, le grand royaume du Danemark, sans parler des autres identités qui nous sont plus familières et dont les affrontements ont jalonné l'histoire du continent.

L'affrontement avec l'autre prend dans deux moments de l'histoire européenne un autre aspect. D'abord, un premier temps qui était celui des croisades. Il y avait un mouvement religieux mais est-ce que celui-ci n'avait pas partie liée avec la différence que l'autre, en l'occurrence les musulmans, représentait pour l'identité européenne? Un deuxième temps a été plus net et plus long: le mouvement vers des espaces jusqu'alors inconnus ou difficilement atteignables et que les Portugais ont entamé au XVe siècle, suivi de près par les Espagnols et deux siècles plus tard par d'autres pays européens. (J'avoue que je situe cette aventure du Portugal dans la dialectique d'expansion et de repli des différentes unités qui ont constitué l'Europe: ayant l'Espagne comme obstacle physique insurmontable, le Portugal ne pouvait pas pénétrer à l'intérieur du continent et il est parti vers l'Océan et vers le monde qu'il cachait.)

Dans ces deux types d'évènements différents, l'Europe s'est toujours heurtée à l'autre. On peut ainsi dire que le destin singulier de l'Europe l'a conduite à une recherche d'identité à la fois dans l'opposition à l'autre très proche, situé à l'intérieur de ses

Fundação Cuidar o Futuro



frontières, et dans l'affrontement à l'extérieur, à un monde tout à fait autre dont les cultures et les civilisations ont été un enrichissement qui reste enchevêtré à sa propre culture et, donc, à son identité - tout groupe humain, comme chaque personne individuelle, est ce qu'il est et ce que l'autre pense qu'il est.

L'identité - ai-je dit au début - se dessine autour de mythes primordiaux. Ces mythes - ceux qui nous viennent des grandes civilisations d'avant l'agencement progressif de l'Europe des Etats-nations et ceux que l'évolution des différentes sociétés européennes a créés à partir de faits réels ou imaginaires - structurent la pensée et le vivre ensemble des peuples. Je dis bien mythes parce que, à côté des mythes proprement dits, ces images du passé avec les transformations qui leur sont ajoutées par les couches successives des générations revêtent une forme qui est vraiment mythique.

Pourquoi donner une telle importance aux mythes? S'agit-il de croyances qui iraient à l'encontre de notre rationalité et que le temps estomperait? Bien au contraire, les mythes sont en quelque sorte des repères pour la rationalité. Celle-ci, toute importante qu'elle soit dans la formulation de l'identité, ne se suffit pas à elle-même. Car ce qui caractérise l'humain est, avant tout le reste, sa capacité de représentation symbolique. L'identité ne peut donc pas se passer d'une structure symbolique. Ce que nous cherchons dans les mythes ou dans ces images mythifiées du passé n'est qu'un certain dynamisme de l'être, capable de fournir à la rationalité ses assises les plus profondes et de donner à l'affectivité des motivations agissantes. Il nous suffit de repenser à tel ou tel événement en Europe, soit dans chacun de nos pays, soit dans l'Europe dans son ensemble, pour avoir bien la notion que cette structure symbolique



est présente et qu'elle contribue radicalement à la formation de l'identité.

Je pense que le mythe d'Antigone dans ce qu'il représente est un mythe fondateur de notre civilisation. A chaque époque, dans chaque société, on n'a pas pu se passer de redire ce mythe-là. Pourquoi? Il m'apparaît comme fondamental dans la formation de l'Europe même aujourd'hui et encore davantage pour les étapes que le futur exige. A un moment où l'on s'achemine vers une structure politique de l'Europe et des lignes conductrices de son souci pour ses habitants, on a besoin d'être guidé par ce que déjà Einstein et après lui Heisenberg (paradoxalement l'homme du principe d'incertitude) appellent "l'ordre central du monde".

Dans le mythe d'Antigone nous avons la conviction qu'il y a des lois non écrites, des valeurs qui nous conduisent au-delà de tout ce qui est consigné dans la lettre du droit, dans la constitution d'un Etat, voire dans la légitimation même de l'Etat tel que nous en avons hérité.

En récapitulant un peu ce que j'avais lu ailleurs, je me demandais : avons-nous ajouté des mythes nouveaux aux grands mythes grecs ou celtes? On se demande souvent si nous avons des mythes nouveaux, des mythes dans notre littérature qui nous conduisent à enrichir notre identité. Je ne suis pas l'auteur de cette interprétation, mais je reconnais avec d'autres que l'on peut voir qu'il y a une identité du moi écartelé qui commence avec la Renaissance et qui a son apogée chez Casanova. Casanova, c'est l'homme éclaté, la sexualité séparée de la totalité de la personne. C'est quelque chose de l'homme nouveau de la Renaissance qui perdure jusqu'à aujourd'hui et qui acquiert un impact nouveau avec le post-modernisme.



Puis il y a l'autre moi, pas du tout éclaté, centré sur quelque chose qu'il poursuit contre tous et contre toute évidence du réel : Don Quichotte. Il regarde les choses, il semble penser qu'il y voit des choses réelles et le pauvre Sancho qui est à côté lui dit : "mais, tu ne vois pas ça, ce n'est pas ce que tu vois, il n'y a que des moulins". Et l'autre lui dit : "si, si il y a des châteaux, alors on y va". C'est toujours la poursuite de quelque chose de grand, le feu incessant du désir d'aller toujours plus loin. Pour ma part j'y vois un mythe fondateur européen qui est celui du recentrement sur un idéal toujours à poursuivre.

Il faudra peut-être ajouter - me disait M. de Foucault dans le train - un autre mythe: le moi qui n'est plus le moi éclaté ni le moi centré sur la quête de l'idéal mais qui est le moi indécis, laissant fuir les opportunités, torturé par l'impuissance d'agir. Vous le voyez, c'est Hamlet. Nous sommes tellement façonnés par ce mythe que les défis qui se posent à l'Europe en ce moment restent sans réponse parce que même les dirigeants apparemment les plus déterminés sont tous traqués par ce mythe suicidaire. Prendre le pouvoir quand il est là et l'assumer entièrement, c'est quelque chose.

Les mythes peuvent aussi dégénérer car les mythes qui fondent notre identité et que j'appelle les mythes primordiaux subsistent à travers le temps parce qu'ils ont le pouvoir d'engendrer des valeurs - et cela à chaque génération. Notre identité est pétrie de ces valeurs. Mais très souvent les mythes se transforment en idéologie, c'est-à-dire qu'au lieu de les garder comme un soubassement de notre être, on en fait un système et ce système semble conduire à l'emprisonnement de la réalité mentale de l'être. Bien sûr il ne s'agit plus alors de



mythe - le mythe se désagrège dès qu'on a une idéologie avec ses dogmes, avec ses conclusions bien nettes, ses principes fondamentaux. Pire encore, cette idéologie n'existe pas sans des normes et les normes sont intériorisées, elles remplacent les valeurs, elles deviennent à la limite simple convention sociale. C'est-à-dire nous partons d'un mythe et nous sommes là dans une convention sociale - j'entends par là le conformisme du "on fait ça parce que toute notre vie on a fait comme ça"... Parfois cette oppression inconsciente va si loin qu'elle peut déterminer l'évolution d'un être, d'un groupe, voire d'un continent. La lenteur géologique de l'évolution de l'architecture de l'Union Européenne et de son mode de fonctionnement doit beaucoup au fait que d'un mythe agissant nous sommes tombés dans des conventions sociales.

Ceci pour l'identité. En ce qui concerne le spirituel, il me semble qu'il a comme ressort dans notre continent l'expérience et l'effort métaphysique qui nous ont travaillé depuis le début de notre histoire. Il y a eu une réflexion métaphysique qui était déambulatoire, qui allait de Bologne à Paris, de Paris à Coimbra. Et ça reste étonnant quand on pense aujourd'hui aux distances. Il y avait là une pensée commune qui se faisait d'une façon absolument extraordinaire.

Mais il y a aussi une autre évolution, bien avant l'Europe, mais qui coïncide avec son existence : la singularité, l'étrangeté pour ainsi dire obsédante du monothéisme qui a commencé avec Abraham et qui a pénétré toute l'Europe. Donc, à côté du métaphysique, il y a aussi un monothéisme. Ce qui est très intéressant c'est de voir à quel point ce monothéisme s'est mélangé avec des formes polythéistes. Déjà nous savons pour le



Christianisme comment on a repris beaucoup d'éléments qui étaient d'une époque polythéiste. On peut se demander si une vision superficielle du fait religieux n'y voyait pas une raison des conflits; Ou u aurait-il, comme le pensent certains auteurs (en particulier Steiner dans une note sur la culture) appel à une destruction brutale chaque fois qu'une société fait face à un degré de complexité qu'elle n'est pas préparée à affronter ? Et donc qui irait au delà de la séparation de l'église orthodoxe, de l'église de Rome, de la séparation issue de la réforme et de la contre-réforme ? Plutôt un affrontement pour faire face à une réalité qui devient en effet trop complexe. Parce qu'en regardant de l'intérieur la démarche des uns et des autres, on ne peut pas ne pas se rendre compte qu'ils n'avaient pas tort, même si chacun affrontait l'autre dans la réalité historique des faits.

Ce qui est intéressant et paradoxal c'est le fait qu'en même temps que ces guerres de religion, il y avait une poussée de mysticisme sur tout le territoire européen. Des mystiques qui eux n'étaient pas comme des philosophes, qui n'avaient pas de contacts entre eux mais qui sont là à chaque époque - je pense à Juliana de Norwich, à Catherine de Sienne, à Saint-Jean de la Croix - des mystiques qui en quelque sorte reprennent tous les mythes et donnent à la dimension spirituelle, quelque chose de très profond.

Au XVe siècle, Angelus Silesius, mystique allemand, disait : "Agir c'est bien. Prier c'est mieux. Mais la meilleure chose de tout c'est de rester muet et calme devant Dieu." Là on rencontre exactement le mysticisme de religions et de continents autres que l'Europe, notamment dans le bouddhisme zen. Cette attitude



mystique nous l'avons parmi nous, mais sommes-nous conscients de la nécessité de la récupérer ? sommes-nous conscients du fait que ça existe et que ça fait partie de notre héritage ou sommes-nous seulement concernés par l'histoire des guerres, en oubliant l'histoire des idées?

Fundação Cuidar o Futuro



Deuxième volet : à quels problèmes notre identité est-elle aujourd'hui confrontée ?

Le premier constat concernant l'expression de l'identité européenne s'énonce clairement : nous sommes encore dans l'état-nation. Il suffit d'allumer la télévision et de "zapper" sur les différentes chaînes européennes pour vérifier que les premières nouvelles sont toutes centrées sur la nation sauf s'il y a un cataclysme majeur ailleurs dans le monde. Malgré la libre circulation des personnes, des idées, des marchandises, du capital, nous ne vivons que dans les frontières de l'état-nation.

Au niveau mondial, nous sommes en train de faire face à trop de nationalismes. Pensons à la rencontre qui a eu lieu à Buenos-Aires concernant l'émission de CO2 qui provoque le réchauffement du climat et, en conséquence, la montée des eaux de la mer, en faisant disparaître de la planète de nombreuses régions. (En Europe, un pays comme la Hollande a, depuis quatre ans, déjà commencé à remonter les digues de deux mètres pour empêcher la mer de submerger la presque totalité du pays.)

Or, dans ces réunions qui concernent la survie de la planète, ce sont les égoïsmes nationaux qui empêchent de prendre des décisions. Et ça c'est très grave. Une telle attitude n'a rien à voir avec le spirituel. En effet, comment peut-on se dire solidaire des gens et en même temps laisser aller le monde vers la catastrophe ? L'état-nation montre ses limites.

En outre, l'état-nation a remplacé le colonialisme qu'il a exercé pendant une période de deux à cinq siècles (selon les pays colonisateurs) par de nouveaux agencements : ceux qu'on appelle "accords de coopération". Cette coopération est un leurre. La



coopération peut être une expérience très intéressante pour ceux qui partent, surtout s'ils sont jeunes, mais comme on le disait en Amérique pour le Peace Corps, 'it's a nice experience for the kids', mais elle ne produit pas de résultats efficaces pour le développement des pays concernés. Lors de la Conférence sur le Développement social (1995), Mohamed Yunus, un professeur remarquable du Bangladesh, racontait son expérience de la banque des pauvres - une banque où ils peuvent venir sans qu'ils aient aucun crédit - dont 98 % remboursent leurs dettes. Cette initiative est en train de rebondir dans d'autres pays du monde, y compris en France, en Norvège, etc. Le Professeur Yunus disait que son pays avait eu beaucoup d'aide au titre de la coopération mais de cette aide seuls 5 % revenaient aux pauvres du Bangladesh. Parce qu'une partie du reste était destiné à payer les experts européens et américains qui y venaient et que la plus grosse portion restait dans les pays d'origine pour payer les équipements que ces pays-là leur "vendaient" - en fait que ces pays-là vendaient à eux-mêmes sous le déguisement de la "coopération".

Tandis que nous les Européens avons l'état-nation comme figure de référence, nous avons, au cours de ce siècle, vu cette figure de référence profondément ébranlée par une hégémonie dont on a escamoté le pouvoir pendant le temps de la guerre froide - je me réfère à l'hégémonie des Etats-Unis. Par toute une série de mécanismes et de contraintes, les états-nations se trouvent maintenant dépendants des Etats-Unis.

On peut se demander alors où est le spirituel dans une telle hégémonie. On peut se demander aussi comment l'identité spirituelle des états-nations de l'Europe peut nous conduire à parler et à agir au nom des plus démunis



et de tous ceux qui sont soumis à une telle hégémonie.

Mais il y a d'autres aspects : la science qui a été pendant longtemps un élément constitutif de l'Europe (et c'est pourquoi la métaphysique était tellement développée car la science s'achevait dans la philosophie et débouchait dans la métaphysique), cette science s'est déplacée vers les Etats-Unis et le Japon. Par exemple, n'importe quelle recherche dans le monde biologique en Europe n'acquiert ses droits de cité, ne peut être patentée que si elle est inscrite au système des patentes des Etats-Unis.

Cependant, malgré toutes ces difficultés liées à l'Etat-nation, le véritable obstacle à la réussite d'une construction européenne qui aurait une dimension spirituelle ne vient pas uniquement du dehors mais de nous-mêmes. Nous ne sommes pas capables de dépasser cet espèce d'infantilisme dans lequel on nous a confinés et dans lequel apparemment nous nous trouvons bien.

Une économie globale est un défi à l'identité culturelle et spirituelle. Nous avons des schémas de production, des modèles de consommation qui sont un attentat pour la survie humaine, non seulement parce qu'ils sont excluants mais ils vont faire de la terre un cimetière de déchets. Je me demande souvent, quand je vois les chefs d'Etat ou de gouvernement réunis, où est le spirituel ? En disant cela je ne dis pas que tel homme ou telle femme n'est pas concerné par les réalités spirituelles, peut-être l'est-il dans le secret de sa conscience, mais c'est nous tous qui mettons notre confiance dans ces personnes dont l'action publique est vide de visée spirituelle.

Est-ce que vraiment nous voulons l'état-nation qui cède



à l'économie comme quelque chose de naturel ? N'y a-t-il pas un rôle spirituel pour les Européens pour faire en sorte que ces catégories-là éclatent ?

M. de Foucault a dit tout à l'heure que nous avons été impliqués dans une aventure, l'ébauche d'une Europe civique et sociale. Nous avons le projet de faire une large consultation démocratique pour essayer d'obtenir les perspectives des Européens et arriver ainsi à des droits qui soient égaux pour tous : que l'Europe de demain puisse être fondée sur une réalité plus sociale, plus libre, plus démocratique et en visant ces buts très proches, que l'Europe puisse être capable de vivre un rôle véritablement culturel et spirituel dans le monde.

Il y a un défi net aujourd'hui dans l'identité spirituelle de l'Europe : sommes-nous capables de redécouvrir notre identité spirituelle quand nous sommes écrasés par une économie contre laquelle nous ne réagissons pas ? Je suis surprise de constater combien en trois ans, les gens semblent tous s'être "convertis" à l'idée des droits sociaux, à quelque chose que l'économie avait relégué au placard. On risque aussi de parler "la langue de bois" - parce que c'est moderne, parce que les gens en parlent, parce c'est important, tout le monde se met à en parler. Or il n'est pas évident que ce soit facile, que venir aux droits sociaux soit seulement une question de langage. Le dernier Prix Nobel d'économie, le Professeur Armatya Sen, de l'Inde, ajoute tout son poids à cette conviction quand il dit que l'économie est très importante, mais elle n'est faite que pour donner aux gens de la nourriture, de l'emploi, du logement, de l'éducation, de la santé. Il y a douze ans dans mon pays cette idée était vue comme de l'utopie, comme quelque chose qui ne pouvait venir que de



l'idéalisme d'une femme. Le combat électoral le plus important que j'ai vécu et que j'ai perdu portait exactement sur ce point : le social qui est un but doit avoir le dessus sur l'économie qui est un moyen.

Heureusement aujourd'hui on pense différemment mais il y a encore une immense distance pour arriver à cette emprise réelle sur l'économie. Une telle emprise sur l'économie fait appel à notre capacité de vivre le spirituel. Parce qu'il faut faire plus avec moins - et ce n'est pas facile.

Fundação Cuidar o Futuro



Troisième volet - Quel est le projet d'identité spirituelle pour l'Europe ?

J'aimerais souligner qu'à côté de l'entropie qui semble ronger l'identité spirituelle, il y a la "néguentropie", le mouvement qui rend possible de sortir de cette loi inexorable de perte d'énergie d'une institution et qu'au contraire, il y a aussi des signes d'espoir. Je ne peux pas ne pas commencer par une image de quelque chose qui se passe à côté de Lyon, à quelque cent kilomètres au plus : entre le mois d'avril et le mois de septembre, la colline de Taizé se remplit chaque semaine de milliers de jeunes. Là on vit avec presque rien, là on pense comment partager, comment dépasser ce stade de l'économie. Là, cet été, une amie y est allée en disant : "ça ne me dit rien, mais si vous me le dites, je vais voir, j'y reste deux jours." ... Au retour, cet amie juriste qui travaille dans un syndicat, me disait : "je sais maintenant ce vers quoi je dois lutter, je sais que ma tâche est d'aider à dépasser cette économie." ... Oui, il y a des signes comme ça. J'attends beaucoup des signes. Ils ne sont pas les mêmes qu'au début du siècle, ou même vers les années 50 où nous vivions encore sous la forme de normes, de manifestations de masse, etc., mais il y a des signes qui, à mon avis, nous ouvrent la voie vers un autre futur.

Y a-t-il d'autres signes plus globaux pour le projet d'identité spirituelle ? Je les vois dans le déplacement de la question espace-temps.

Si nous prenons l'équipement mondial en télévisions, ordinateurs, et les chaînes qui nourrissent les unes et les autres, nous voyons la capacité du monde augmenter d'un million de fois. Un million de fois ça veut dire



qu'on a changé d'échelle : on n'est plus là où l'on était. Cette notion du temps instantané est nécessairement liée à une autre notion de l'espace.

La technologie de la communication qui a permis de rendre le temps pratiquement instantané a été investie tout d'abord par les agents économiques et financiers : ce sont surtout ces deux phénomènes-là que j'appelle globalisation. Celle-ci n'est pas la question des rapports et des discussions au sein des Nations Unies et autres instances internationales - il s'agit dans ces cas de l'inter-national, encore basé sur l'espace de l'Etat-nation et donc sur un autre espace-temps. Or ce dont nous parlons quand nous parlons de globalisation, c'est un phénomène qui fait qu'instantanément les choses sont interdépendantes dans le monde entier.

Cette globalisation nous amène à une autre notion de l'espace. Dans cette notion de l'espace, j'aimerais d'emblée parler du spirituel. Nous sommes dans la technologie de la miniaturisation, tout est en miniature. Nous pouvons avoir un livre dans une petite disquette. Et cette réduction de l'espace pour inclure l'information nous amène par analogie à cette question-là: y aura-t-il une pensée qui sera contenue dans un rien d'espace ? dans un vide d'espace ? Par analogie avec les séries mathématiques où le dernier terme tend vers l'infini, sommes-nous en train de comprendre un spirituel au-delà de l'espace ? Encore par analogie, et conscients du cyberspace, sommes-nous capables de saisir un autre mode de vivre le spirituel ?

Bien au contraire de ceux qui sont un peu déconcertés et qui ont peur, je dis : non, nous marchons vers la civilisation de l'immatériel. D'un côté, je dénonçais

Fundação Cuidar o Futuro



tout à l'heure l'économie, la mainmise de l'économie sur le reste de la vie. Mais de l'autre côté je dois dire : non, il y a un signe d'espoir et ce signe d'espoir, c'est cette civilisation de l'immatériel où l'espace se réduit et où, en même temps, les événements dans le temps deviennent instantanés."

Cette affirmation n'est pas sans rapport avec l'Etat-nation dont je parlais tout à l'heure. S'il en est ainsi, l'Etat-nation se voit nécessairement ébranlé. Ce n'est pas seulement par les conséquences dans le domaine financier que j'ai mentionnées. C'est en me basant sur votre philosophe, Lévinas, quand il dit que "nous n'est pas le pluriel de je". Cela peut être dit aussi d'un ensemble géo-politique comme l'ensemble européen : l'Europe n'est pas le pluriel d'Etats-nations. Je crois qu'il y a là quelque chose qui peut nous aider, qui peut nous faire aller vers une véritable convergence de points de vue, vers une véritable assimilation dans notre propre vie, dans ces images concernant le passé de choses qui ont été vécues ailleurs et qui ont, en quelque sorte, existé simultanément. Là, nous avons aussi un aspect très important, quand je dis que "nous" n'est pas le pluriel de "je", peut-être que ça a quelque chose à voir avec ce que dit un autre Français, mais il y a longtemps dans les années 40-50, le Père Teilhard de Chardin, ce qu'il appelle la noosphère, c'est-à-dire les gens liés entre eux, autonomes et interdépendants. De même qu'il y a la biosphère et l'atmosphère, il y a la noosphère, l'ensemble des humains qui enveloppent la terre et qui sont soudés les uns aux autres par des liens invisibles. Et lui disait tout ça avant cet instantané du temps et avec toute cette question de l'espace.

Si notre raisonnement est valable, la question de la



souveraineté dont on discute si souvent à propos de l'Europe est une question complètement dépassée. C'est-à-dire la souveraineté n'est pas l'affirmation d'un Etat-nation à l'égard des autres, la souveraineté est la capacité de dépasser les frontières non seulement physiques mais aussi culturelles. Ce que la nouvelle souveraineté signifie, c'est une responsabilité accrue vers l'ensemble de notre continent et vers l'ensemble du monde.

Est-ce que cela est spécifiquement spirituel ? Est-ce qu'on peut rester à un spirituel où, à une couche de sédimentation chrétienne, sont venus s'ajouter d'autres éléments ? Je n'en sais rien. Mais je sais que le plus grand poète portugais, Fernando Pessoa (qui a passé toute sa vie à se demander : qui est Dieu, est-ce que Dieu existe, est-ce que Dieu n'existe pas ?), dans un de ses poèmes dit quelque chose qui est très fort et qui me semble finalement la racine de l'attitude spirituelle de l'homme. Il dit : "Je suis celui qui a entendu la voix de Dieu dans un poulailler et qui a chanté la chanson de l'infini dans un puits fermé". Je pense que l'effort pour continuer à entendre la voix de Dieu dans un poulailler et qui est bien la situation dans laquelle on se trouve parfois, et à chanter la chanson de l'infini dans un puits fermé, où peut-être personne ne nous écoute, ni sait même pas que nous sommes là, je pense que ça sera pour moi le grand espoir - que l'Europe, dans son identité, maintienne vivantes l'écoute et la chanson de l'infini.

